

ROCKSTONE FILMS ET MAVERICK DISTRIBUTION PRÉSENTENT

MELVIL
POUPAUD

ASIA
ARGENTO

MARINE
VACTH

NAHUEL
PÉREZ BISCAYART

RAÏKA
HAZANAVICIUS

JULIE
CHEN

HARPO
GUI

PLUS FORTS QUE LE DIABLE

UN FILM DE **GRAHAM GUIT**

LE 25 MARS AU CINÉMA

DOSSIER DE PRESSE

ROCK
STONE
FILMS

CANAL+

CINE+
OCS

orange

W
wallimage

ING

B
be tv

BELGIAN
TAX
SHELTER

taxshelter.be

shelter prod

MAVERICK

ROCKSTONE FILMS ET MAVERICK DISTRIBUTION PRÉSENTENT

PLUS FORTS QUE LE DIABLE

UN FILM DE **GRAHAM GUIT**

DURÉE : 84 MINUTES | FORMAT : 2 : 39 | FRANCE / BELGIQUE | 2025

LE 25 MARS AU CINÉMA

MAVERICK DISTRIBUTION

Florent Bugeau

florent@maverickfilms.fr

06 21 03 44 80

RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci

apricci.presse@gmail.com

06 12 44 30 62



SYNOPSIS

Valentin, un homme paumé et fauché, retrouve son fils Joseph après vingt ans d'absence et le précipite, lui et sa femme Alice, dans un chaos total. Avec JP, Mila et Gigi, le diable n'a qu'à bien se tenir...



NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

Quelques années se sont écoulées depuis mon dernier long-métrage, il me fallait un projet fruit d'un désir radical, "plus forts que le diable" est ce projet, viscéral, empreint d'humour, jusqu'au-boutiste, reflétant à la fois mon amour du cinéma de genre et ma perception d'un monde dérivant vers l'extrême violence.

La thématique du film est la survie à tout prix, au mépris même de nos meilleures intentions, face à la mort qui approche, l'être humain se découvre des capacités insoupçonnées de sauvagerie, il veut vivre !

« Et si moi, je devais souffrir, et si moi, je devais crever demain ? Et si j'étais acculé à employer tous les moyens nécessaires pour sauver ma vie ? »

Le cinéma de genre permet de s'exprimer en prenant de la distance avec la réalité. Rompre avec le quotidien répétitif et banal.

Le cinéma de genre offre la possibilité de concentrer et réordonner les événements les plus extrêmes qui émaillent nos vies, permettant d'exprimer une vision du monde symbolique et radicale.

Pourquoi prendre le risque de se lancer dans un tel récit, quel risque ? Le risque de déplaire, d'être rejeté ou de gêner... Mon film est certes

violent, mais il n'est pas sans humour et se dénoue sur une note d'espoir ironique...

Je souscris au propos de Bruno Bettelheim, (pédagogue et psychologue américain d'origine autrichienne) : « Prétendre que le monde n'est pas cruel, est sans doute beaucoup plus dommageable pour l'enfant que de lui montrer qu'il l'est. »

Je crois au pouvoir cathartique du cinéma de genre, et à sa capacité à nous confronter à nos failles, nos peurs, nos limites...

De mon point de vue d'auteur, se confronter à cette problématique m'apporte une forme de soulagement, j'ai l'impression de ne pas me soustraire au monde, et d'explorer honnêtement les recoins les plus sombres de mon inspiration.

Brutaliser la réalité, cette vie qui nous paraît normale, codée, où chacun sait tenir son rôle, permettre l'irruption de la folie, de l'irrationnel... Le genre, c'est quand la vie devient fait divers. Explorer ce sentiment de culpabilité insidieux que procure parfois le fait de vivre de manière relativement protégée dans un monde d'une grande violence, où la mort et l'injustice prolifèrent autour de nous, voilà sûrement l'idée de départ de mon film.



GRAHAM GUIT

Graham Guit est un réalisateur et scénariste français. À seize ans, il réalise son premier court métrage, « CALEB ». Pour son deuxième, « LE ROMAN DE LÉO », il s'entoure de figures majeures du cinéma français, dont Jean-Luc Godard, qui l'accompagne dans le financement de son court métrage.

Il réalise ensuite quatre longs-métrages :

- LE CIEL EST À NOUS (1997) avec Romane Bohringer, Melvil Poupaud et Élodie Bouchez, un polar ultra-vitaminé qui affirmait déjà son goût prononcé pour le cinéma de genre.
- Il poursuit avec LES KIDNAPPEURS (1998) réunissant Melvil Poupaud, Élodie Bouchez et Romain Duris
- En 2003, il signe LE PACTE DU SILENCE, avec Gérard Depardieu, Élodie Bouchez et Carmen Maura
- Enfin, HELLO GOODBYE (2008) rassemble Gérard Depardieu, Fanny Ardant et Manu Payet.

- Avec PLUS FORTS QUE LE DIABLE, Graham Guit signe son retour au cinéma dans un film déjanté et hybride.

NOTE DE PRODUCTION

Rockstone Films est une société de production franco-belge fondée par **Amos Rozenberg** et **Manuel Molina**, reconnue pour le ton mordant et singulier de ses comédies. On doit au duo de producteurs **Music Hole**, une comédie noire particulièrement déjantée, saluée par la critique pour son audace et son humour corrosif.

Plus forts que le diable est né du désir personnel de Manuel Molina de redécouvrir le premier long métrage de **Graham Guit**, *Le ciel est à nous*, qu'il avait découvert il y a près de vingt-cinq ans sur la chaîne américaine Sundance. Introuvable sur les plateformes actuelles, il contacte le réalisateur via les réseaux sociaux pour obtenir un lien de visionnage, Graham Guit ne lui envoie pas le film... mais son nouveau scénario, inscrit dans la continuité artistique de ses deux premiers longs métrages.

« Nous nous sommes ensuite rencontrés rapidement à Paris. Une vision commune, un univers singulier et un projet qui s'impose naturellement. Plus forts que le diable est alors officiellement lancé », explique Manuel Molina.

« J'ai été immédiatement séduit par l'univers des deux premiers films de Graham Guit. *Plus forts que le diable* s'inscrit pleinement dans le line-up de Rockstone Films », souligne Amos Rozenberg.

Manuel Molina est cofondateur de Rockstone Films, Maverick Distribution, Melrose Media (société de production de concerts filmés basée à Miami), MK Entertainment (société de production basée à Los Angeles) et Eighteen88 (société de distribution de films basée à Los Angeles).

Amos Rozenberg est cofondateur de Rockstone Films, Maverick Distribution et Melrose Media (Miami), ainsi que le fondateur de Paramax Films, société spécialisée dans la captation de concerts et d'événements musicaux.





ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

PLUS FORTS QUE LE DIABLE marque votre grand retour au film de gangsters, à la comédie noire, 28 ans après **LES KIDNAPPEURS**. Pourquoi revenir au cinéma de genre ?

Il s'agit de mon terrain de prédilection. C'est là où je me sens le plus libre. On peut, bien sûr, avoir envie de raconter d'autres histoires mais c'est vraiment un domaine dans lequel je me sens le plus capable d'explorer certains de mes fantasmes. C'est aussi un genre mythique. On peut utiliser certaines figures, en s'extirpant un peu de la réalité.

D'où vient l'idée de PLUS FORTS QUE LE DIABLE ?

À l'origine, de l'envie de parler de la relation au père. Mon père, qui est aujourd'hui décédé, que j'aimais, était un homme un peu difficile, c'était un personnage, avec un vécu. Melvil l'a d'ailleurs connu puisqu'il était photographe de plateau sur mon premier film. Ma première idée, c'était d'évoquer un fils qui n'a pas eu vraiment de rapports avec son père et qui le retrouve. Ce qui est d'abord une bonne nouvelle devient en fait une catastrophe. Tout le reste relève de l'imagination. Il y a également ce thème qui nous préoccupe tous : le basculement, la mise à plat des relations hommes-femmes.



Quels sont les grands films auxquels vous pensez, quand vous vous inscrivez dans ce genre-là ?

C'est varié et évolutif. Je pense à Jean-Pierre Melville et à Scorsese pour les incontournables. Les frères Coen. Les frères Safdie, aujourd'hui. En littérature, j'aime les polars. Je sens qu'on peut utiliser les symboles, raconter avec davantage de distance. Je ne suis pas trop ancré dans le réalisme, quand j'ai envie de m'exprimer, quand j'écris. Les films peuvent s'éloigner de leur point de départ. Je peux aussi dévier vers le surréalisme sans peur de franchir des frontières non codées. Et puis, j'aime la comédie. Sur le tournage, je pouvais réécrire les scènes avec des orientations plus drôles. La veille, deux ou trois jours avant, on relisait une scène, on la retravaillait, on la répétait, et on voyait des choses nouvelles. Je m'adapte aussi beaucoup aux interprètes. J'aime les acteurs qui ont un sens de la comédie sans pour autant avoir fait de la comédie leur métier. Ainsi quand le film est plus dramatique, ils sont très crédibles. On choisit d'abord des acteurs qu'on aime, qui ont une vraie vivacité d'esprit.

Le ton, très particulier, de vos films, oscillant entre polar et comédie est-il difficile à jauger ?

Il ne plaît pas à tout le monde car mes films sont faits de partis pris. Aller vers l'humour et la noirceur, les deux éléments qui me sont chers, me paraît naturel. Mais il faut trouver l'équilibre au montage. Il faut faire attention de ne pas détruire certaines scènes par l'humour. Le montage a été long. Le film avait besoin de monteurs pointus

et de temps en postproduction car c'est vraiment là où le ton s'impose. Alors qu'au tournage, on a un panel de possibilités nous permettant de nous égarer et de suivre de fausses pistes. Sur le plateau, les acteurs doivent comprendre mon point de vue mais je tiens à ce qu'ils se sentent libres. Pour moi, c'est la clé. Je n'aime pas trop répéter ; pour les rôles principaux, j'ai besoin d'acteurs expérimentés. Je les laisse être fluides et libres, puis on corrige ensemble. En général, ils sentent le ton mais on peut redessiner des scènes ensemble. Je me souviens que le personnage de Melvil, Valentin, partait « un peu loin » à un moment, dans quelque chose d'un peu trop glauque. Melvil disait que ça le travaillait. Quand un acteur ressent quelque chose, à travers son personnage, il faut faire attention et écouter. C'est terrible lorsqu'un acteur ne se sent pas écouté.

Comment gérez-vous la violence de ce film, qui est assez graphique ?

C'est un peu graphique, c'est vrai, mais je n'aime pas la violence gratuite. J'essaie d'y mettre un point de vue moral. J'aime beaucoup Tarantino, mais je n'aime pas sa manière de gérer la violence car chez lui, la vengeance par exemple est un aboutissement. Chez moi, tout le monde paie. La violence, pour moi, doit être reliée à une question de morale. Même graphiquement, j'impose des limites et il n'y a aucune jubilation. J'essaie de faire en sorte que les scènes soient stylisées et assez rapides. Quand on voit des vidéos ou des faits divers, ça va très vite.

Il s'agit de votre première collaboration avec Sylvestre Vannoorenberghe, votre chef opérateur.

Oui, Sylvestre fait partie de la génération de mes enfants. Je connais beaucoup des amis de mes fils, avec qui ils ont étudié en Belgique. Sylvestre a travaillé sur le premier film de Lenny et Harpo, FILS DE PLOUC. Puis il a été directeur de la photo sur LA NUIT SE TRAÎNE de Michiel Blanchart, dans lequel j'avais un tout petit rôle – celui de l'épicier. Et Michiel fait une apparition au début de PLUS FORTS QUE LE DIABLE, d'ailleurs. Sylvestre est un chef opérateur très doué, avec qui je peux vraiment beaucoup parler de cinéma. On a des goûts en commun. Grâce à Internet la communication et les échanges d'informations sont très fluides. Ainsi pendant la préparation, on s'envoyait plein d'images de films. On a passé en revue toutes les scènes par le prisme des références pour obtenir un moodboard. Il y avait AFTER HOURS de Martin Scorsese, moi j'avais mis L'ARME FATALE de Richard Donner... Des films très stylisés, avec des nuits éclairées au néon... Un cinéma très 1980-1990 avec une forme séduisante, mais pas high-tech.

Vous découpez le récit en jours. Pourquoi ?

C'est venu au montage. Le film était très télescopé, très speed, trop speed. Il fallait mettre des petits temps et un peu de structure. Lorsque j'étais en montage, j'ai vu THE INSIDER de Steven Soderbergh, qui opte pour la même mécanique. Ça n'a pas non plus un rôle narratif important. On se fiche qu'on soit lundi ou mardi. Mais c'est une question de rythme, on met des virgules. On a décidé de raconter l'histoire de manière déconstruite car le premier montage était plus linéaire. On démarre avec une dynamique de cinéma de genre. J'étais obsédé par le rythme, j'ai tendance à beaucoup couper car il ne faut pas tomber amoureux de ce qu'on a filmé. Mais je vais parfois trop loin et on me pousse à remettre. Quand il ne reste que de l'information, ce n'est pas terrible. C'est souvent le superflu qui fait un film.





Les dialogues sont-ils très écrits ou y a-t-il de l'improvisation ?

Il peut y en avoir mais seulement en fin de scène, pour ne déstabiliser personne. Je laisse parfois tourner et il peut alors se passer quelque chose. Mes acteurs se prennent beaucoup en charge, ils partent souvent répéter de leur côté. Je ne les dirige pas au fouet. Je ne veux pas qu'ils se sentent brimés. Les dialogues sont très écrits. Mais en mettant mes acteurs à l'aise, ils se réapproprient naturellement la langue des personnages. Entre leur naturel et le travail du montage, le rythme – qui est très important dans un film de genre – se trouve petit à petit. Le film a été dur à rythmer. Après un premier montage, il a fallu resserrer et styliser.

Il s'agit de votre troisième collaboratin avec Melvil Poupaud après LE CIEL EST À NOUS et LES KIDNAPPEURS. Qu'est-ce que vous aimez tant chez lui ?

Deux choses fondamentales : c'est un très bon acteur, d'une part. Et d'autre part, un homme très agréable, très fin, très humain, drôle et avec qui j'ai une espèce de connivence. On se comprend très bien, on a le même humour. Il est très fidèle, très solide en amitié. On ne se voit pas beaucoup dans la vie, mais on est très proches depuis longtemps. C'est notamment son engagement qui a permis au film d'être financé et qui a motivé d'autres comédiens à s'impliquer. Beaucoup m'ont dit être très contents de tourner avec lui.

Asia Argento est nouvelle dans votre univers mais elle est de cette génération d'actrices que vous avez beaucoup fait tourner – on pense à Élodie Bouchez et Romane Bohringer.

J'ai rencontré Asia seulement une semaine avant de tourner car caster ce rôle a été un peu difficile. Asia est toujours à 100 à l'heure. Dans mes films, les femmes peuvent être le moteur de l'histoire. J'aime les femmes fortes au cinéma mais aussi dans la vie. Marine Vacth leur ressemble : elle a l'air plus discrète mais son envie d'actrice, ce n'est pas d'être cantonnée à des petits films, c'est au contraire de trouver des projets hors-normes.

Vos personnages sont presque ceux d'une BD. Leur graphisme est très important.

C'est un gros travail, oui. Au scénario, c'est encore trop tôt pour vraiment les silhouetter. On sait à peu près l'allure qu'ils auront mais ça s'affine surtout après, avec les collaborations. C'est un travail que j'adore. C'est là, avec les costumes et les looks, que les films deviennent films. Quand on crée des personnages qui pourraient être des marionnettes, des jouets. Valentin, c'est un garçon qui est resté à quai. Jean-Pierrick, lui, est plus fantasque. Il adore s'afficher et il ne se fixe aucune limite dans son style. On voulait éviter que le personnage d'Asia ait un look évident de gangster. On l'a créée comme une mère de famille un peu branchée.





Et c'est aussi un film de bras cassés !

J'aime écrire des personnages vraiment bancals qui vont tout faire foirer. Les frères Coen sont une grande influence. Bien sûr, je ne suis pas américain. Alors j'ai essayé de créer un imaginaire qui n'est pas forcément français. Je brouille volontairement les pistes : on ne sait pas où se déroule le film. Ça pourrait être la France, la Belgique, le Canada ou même la Suède. Seule la langue est identifiée. Mais aux repérages, j'avais demandé à ce qu'on se concentre sur des lieux peu identifiables et des décors qui existent à peu près partout dans les pays occidentaux, un peu archétypaux. Je ne voulais pas stigmatiser la Belgique, qui a un passif sur la criminalité sexuelle.

C'est toutefois en Belgique que vous avez tourné.

Mes enfants ont étudié là-bas et ils sont quasiment des cinéastes belges. Ils tournent en Belgique, ils habitent en Belgique. Avec leurs copains de l'école, ils ont créé une espèce de vague. Il y a Michiel, Sylvestre, d'autres chefs opérateurs, toutes sortes de jobs. J'ai tourné dans leurs courts-métrages, comme acteur, etc. Mais je ne suis pas belge et donc, aux repérages, j'avais un œil neuf. Je ne voulais vraiment pas coller à la réalité d'un pays. Je voulais que ce soit stylisé, presque dessiné, qu'on ne soit pas dans le réel. Je ne suis pas un cinéaste édifiant, à essayer d'imposer une vision du monde. Et mon cinéma n'est pas un cinéma littéraire, davantage un cinéma visuel qui se détache un peu des mots.



Cela fait 18 ans que vous n'aviez pas réalisé de long-métrage. Pourquoi ?

Un projet, ça prend du temps. Quand il n'aboutit pas, on passe à un autre projet qui prend aussi du temps. Mais c'est la vie, j'ai eu des enfants, c'était super. Malgré le soutien de Melvil sur d'autres projets, ils ne se sont pas concrétisés... Pour PLUS FORTS QUE LE DIABLE, mes producteurs se sont bien battus. Ils ont frappé à beaucoup de portes et quelques-unes se sont ouvertes. Quand j'ai commencé dans ce milieu, il y a eu une petite ouverture sur le cinéma de genre et tout ça s'est un peu refermé depuis. Peut-être que ça s'est un peu rouvert aussi grâce à certains gros films français qui ont flirté avec le genre et sont restés très crédibles. Je pense qu'on a basculé dans une autre époque et que c'est davantage possible. J'ose l'espérer.

Dans le film, vous semblez moqueur à l'encontre de ceux qui veulent sauver le monde.

Je ne suis pas moqueur, mais un peu ironique. Dans le film, ceux qui veulent sauver le monde ne parviennent même pas à se sauver eux-mêmes. Je crois au mal et au bien sur Terre, au combat qui les oppose. Je pense que le mal existe. Il peut être incarné par des choses très différentes. Mais je ne crois pas à la résolution facile, à la formule pour faire triompher le bien. Un bon film d'horreur finit mal, en général. PLUS FORTS QUE LE DIABLE flirte avec le film d'horreur, dans le sens où il est jusqu'au-boutiste.

Entretien réalisé par Emmanuelle Spadacenta en décembre 2025

LISTE ARTISTIQUE

Valentin **Melvil Poupaud**

Mila **Asia Argento**

Alice **Marine Vacth**

JP **Nahuel Pérez Biscayart**

Gigi **Raïka Hazanavicius**

La femme **Julie Chen**

Joseph **Harpo Guit**



LISTE TECHNIQUE

Réalisation **Graham Guit**
Scénario **Graham Guit**
Image **Sylvestre Vannoorenberghe**
Montage **Alex Adam**
Julia Huteau-Mouglalis
Son **Yves Bemelmans**
Montage son **Loïc Gourbe**
Décoration **Luc Noël**
Costume **Gaëlle Fierens**
Maquillage et coiffure **Melissa Szewc**
Direction de production **Bart Eycken**
Régie général **Frank Van De Castele**
Gilles De Boncourt
Mise en scène **Vincent Belle**
Marine Follonier
Eloise Berteau
Scripte **Baptiste Guiard**
Casting **Nicolas Lublin**

Producteurs **Manuel Molina**
Amos Rozenberg
Producteurs exécutifs **Rafael Liarte**
Charles Antoine Roucayrol
Axelle Van Den Bulcke

Une production **Rockstone Films**
Distribution France **Maverick Distribution**
Ventes internationales **The Pool**
Avec le soutien essentiel de **Canal+**
Avec la participation de **Ciné+**
En coproduction avec **Orange**
Be.tv
Shelter Prod

Avec le soutien de **Taxshelter.be**
ING

Avec le soutien du **Tax Shelter du Gouvernement**
Fédéral de Belgique